

Je lis, tu lis, ils écrivent...

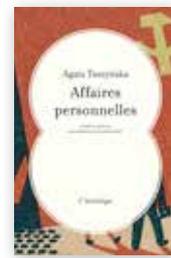
PAR Henri Raczymow



Nos conversations célestes
JEAN-CHRISTOPHE ATTIAS
Alma éditeur
332 p.



Une deux trois
DROR MISHANI
traduit (excellamment !) de l'hébreu
par Laurence Sendrowicz,
Gallimard Série Noire, 330 p.



Affaires personnelles
AGATA TUSZYNSKA
traduit du polonais
par Isabelle Jannès-Kalinowski
L'Antilope, 378 p.

L'auteur est un savant (comme on disait jadis), spécialiste du judaïsme médiéval, dont nous avons rendu compte naguère d'une singulière biographie, *Moïse fragile*. Il nous revient aujourd'hui avec son premier roman. Cela se passe dans un milieu académique que l'auteur connaît bien. Un collègue, Benoît Halfman (Ben pour les intimes et Baroukh pour les hébraïsants), a disparu depuis des semaines sans donner de nouvelles. Peut-être est-il mort. Le doyen de l'Institut de recherches s'inquiète et demande au narrateur de diligenter une enquête avec l'aide de Mauricette, sa secrétaire. Il se fait ouvrir son appartement parisien par la concierge. Mais pas de traces de Ben... Ce récit n'est guère linéaire. Il regorge de chemins de traverses, de chausse-trappes, de mises en abîme, de maints jeux de miroirs, de digressions, en bon roman picaresque qu'il est, diaboliquement baroque, mais nous ne perdons jamais le fil. Le ton en est doux-amer, avec des accents mélancoliques, même si l'ironie (et l'auto-ironie) y est constante. On muse, on s'attarde, on visite des quartiers populaires de Paris, qui rappellent parfois celui d'Amélie Poulain, et des cafés derrière les vitres desquels se livrent les combats de l'ombre et de la lumière, du jour et de la nuit. Tout se passe comme si la caméra continuait de tourner dans le hors-champ. Jean-Christophe Attias excelle à ces tableaux, sources de poésie. ©

Tel-Aviv. Orna est une jeune femme tout juste divorcée, mère d'un petit Erann, un garçon fragile qui suit une thérapie. Elle fait la rencontre sur un site de Guil, avocat quadragénaire, lui-même divorcé. Leur relation est plutôt agréable, mais Orna est-elle vraiment amoureuse ? Et lui ? Entend-il vraiment s'engager ? Voilà où le bât blesse : tout cela semble très incertain. Ne lui ment-il pas ? N'est-il pas simplement un salaud ? Mais ce qui la préoccupe plus encore, c'est que son ex, le père de son petit garçon, a désormais une autre famille, quelque part au Népal, avec une femme déjà mère de quatre enfants, et que cette situation n'est pas simple pour elle, et encore moins pour le jeune Erann... Et de Une. La Deux, c'est Emilia, une auxiliaire de vie originaire de Riga en Lettonie. Elle est d'abord au service de Nahum, le père de Guil, Nahum qui vient de mourir. Or Guil la recontacte pour lui proposer un travail, prétexte à une relation des plus ambiguës sinon perverses... Et de Deux. La Trois, c'est Ella, une mère de famille qui chaque matin, au café, travaille à une thèse sur un immeuble du ghetto de Lodz et le destin de ses locataires de 1940 à 1944. C'est évidemment dans ce café que Guil va l'aborder... Mishani a le talent peu commun de faire monter insensiblement l'angoisse. On n'y prend d'abord pas garde, on n'est pas méfiant. C'est toujours ainsi que le pire arrive. Une intrigue implacable, qu'on ne peut lâcher. ©

Voici un livre essentiel, qui concerne les survivants de la Shoah qui ont choisi de rester dans la Pologne communiste. C'est qu'ils l'étaient eux-mêmes, communistes. Et même, des *zydokomuna*, des judéo-communistes. Et bien plus encore, souvent des membres du Parti, de la Nomenklatura et de l'intelligentsia. Exerçant souvent des professions libérales. Leur culture et leur langue étaient exclusivement polonaises. Ils cachaient leur judéité, y compris à eux-mêmes. Ils étaient d'ailleurs habitués à se cacher, ayant survécu justement à la guerre et aux ghettos. En mars 1968, vingt ans après la guerre, on les a sommés de quitter ce qu'ils considéraient comme leur patrie, leur signifiant que cette patrie, précisément, n'était plus, n'était pas la leur. La peur, une peur ancestrale s'immita à nouveau en eux. Ils la connaissaient bien, ils la reconnaissaient. Ils l'avaient connue il n'y avait pas si longtemps. Ils ont dû partir, en Suède, en France, en Israël, en Amérique. L'auteur nous livre autant de témoignages de ces gens, de leurs destins, de leurs mémoires douloureuses. Il s'agit d'un « livre choral ». Née à Varsovie, Agata Tuszynska s'y est d'autant mieux impliquée qu'elle découvrit un jour, tardivement, que sa famille maternelle était juive. Tardivement : Agata avait 19 ans quand sa mère, qui avait vécu enfant dans le ghetto de Varsovie, lui avoua son « secret ». Bizarre, non, ce terme de « secret » pour dire simplement qu'on est juif ? S'agissant des relations entre les Juifs et la Pologne, ce terme même nous dit tout. ©